



Moussorgsky a composé ce recueil de pièces de piano pour réaliser son idéal de traduire musicalement des suggestions d'ordre plastique. Moussorgsky aimait évoquer ce qu'il appelait des « images motrices ». Et, sans recourir le moins du monde au procédé facile de l'harmonie imitative, il incorporait à sa pensée des équivalences d'une exactitude surprenante.



Les Tableaux d'une Exposition ont été composés à l'occasion d'une exposition posthume des dessins de l'architecte Hartmann qui fut un ami intime du musicien et qui avait pour lui la plus affectueuse admiration. L'auteur imagine qu'un amateur d'art entre dans cette galerie, se promène lentement d'un cadre à l'autre et examine ainsi dix dessins caractéristiques.

L'introduction s'appelle Promenade. C'est un thème qui reparaitra plusieurs fois entre les diverses parties de l'œuvre en forme d'interlude. Cette page charmante d'une inspiration si ingénieuse, nous montre très clairement les allées et venues du visiteur.

Stassow nous décrit ainsi ce morceau : l'auteur s'est représenté lui-même marchant de droite et de gauche, tantôt flâneur, tantôt empressé à s'approcher d'un tableau. Parfois même, l'allure joyeuse se ralentit. Moussorgsky pensait tristement à son ami défunt.

Et, en effet, rien n'est plus représentatif que ces quelques mesures où alternent si curieusement les mesures à 5 et à 6. Chaque retour de ce thème marque avec beaucoup d'adresse la rupture de l'attention du spectateur qui passe d'une cimaise à l'autre.



Voici maintenant l'examen des tableaux exposés.

Le premier est intitulé Gnomus. Ce dessin représentait « un petit gnome allongeant des pas maladroits sur ses petites jambes tortes ». Observez avec quel art est évoquée cette démarche irrégulière, cette claudication amusante et pittoresque à laquelle l'orchestration de Ravel prête un caractère singulièrement saisissant.

La deuxième pièce est intitulée Il vecchio Castello. Elle décrit, en effet, un vieux château médiéval que l'on imagine perché au sommet d'une montagne, un nid d'aigle dominant la vallée. Et, pour accentuer l'atmosphère de l'époque, on entend le chant d'un troubadour qui, devant le pont-levis ou sur une terrasse, essaye de charmer le châtelain et de se faire offrir l'hospitalité.

Dans le troisième cadre, nous découvrons Les Tuileries. Hartmann, qui tenait à offrir à ses compatriotes des « motifs » pittoresques et exotiques, leur présentait quelques souvenirs de voyage. C'est ainsi qu'il avait rapporté de France quelques croquis caractéristiques. Il nous montre ici le célèbre jardin parisien dans lequel des enfants jouent et se querellent. Des nuées de bambins et de bonnes grouillent joyeusement dans une allée. Et il en résulte d'amusantes disputes dont le dessinateur et le musicien ont noté très adroitement le rythme trépidant.

Sur le cartouche du quatrième tableau, on lit ce mot Bydlo. C'est le nom d'un chariot polonais monté sur des roues énormes et attelé de bœufs. Il roule lourdement et majestueusement sur des chemins qui ne ressemblent en rien à nos autostrades. Un emploi extrêmement

heureux du tuba rend cette évocation particulièrement vivante et nous dépeint dans sa vigoureuse rudesse la marche de ce char rustique qui s'approche de nous, passe sous nos yeux, s'éloigne lentement et se perd dans le lointain.

Un Ballet de poussins dans leurs coques, tel est le thème du cinquième tableau. Il s'agit d'un dessin destiné à un théâtre où l'on devait monter un ballet intitulé Trilby.

Voici maintenant deux portraits. Samuel Goldenberg und Schmuyle. Ces portraits ont une saveur caricaturale très accentuée. Il s'agit de silhouetter deux juifs polonais dont l'un est riche et l'autre pauvre.

Le premier naturellement est très gras alors que l'autre présente un aspect famélique. L'opposition est marquée avec un sentiment très vif du burlesque. Pierre d'Alheim a décrit ainsi les deux compères : « Deux mélodies juives, en répons, dont l'une est grave, imposante, bien marquée, l'autre vive, rapide, sautillante, suppliante, vous campent à ne s'y point tromper, les deux personnages dont l'un, le gras, marche en carré comme un chien de race, l'autre, le maigre, se presse, se fait petit, se contorsionne comme un roquet. Il évolue drôlement, cherche le regard de l'autre, quémande. Et l'aboi du gras se débarrasse en deux triolets du gêneur. » Rien n'est plus expressif, en effet, que la suffisance orgueilleuse de Goldenberg alors que la trompette bouchée suraiguë nous montre le pauvre Schmuyle tout grelottant d'humilité vraie ou fausse, afin d'apitoyer son riche corréligionnaire.

Autre croquis, daté d'un voyage en France : Le Marché de Limoges. Le dessinateur a saisi sur le vif une de ces pittoresques discussions qui mettent aux prises, dans la meilleure tradition de Madame Angot, deux vendeuses du marché limousin dont on devine la verve truculente et l'éloquence colorée.

Et maintenant, un croquis parisien : Les Catacombes. Ce n'est pas à Rome, mais chez nous, qu'Hartmann a pris cette note. Il était descendu dans nos souterrains et les avait examinés à la lueur d'une lanterne. Le sous-titre Sepulchrum Romanum semble indiquer que l'auteur y a rencontré une tombe antique devant laquelle il est entré en méditation. Moussorgsky avait ajouté à son manuscrit la note suivante : « L'esprit créateur de Hartmann défunt me mène vers les crânes, les apostrophe : les crânes s'allument doucement à l'intérieur. »

Le neuvième tableau représente la Cabane sur des pattes de poules. C'est un thème spécifiquement russe que l'on retrouve dans beaucoup de contes populaires. Le dessin de Hartmann représentait une horloge ayant la forme de la fameuse cabane de la Baba-Yaga qui, on le sait, se déplaçait fantastiquement sur des pattes de gallinacé.

Enfin, le dernier dessin s'appelle La Porte de Kiew. C'est un projet architectural et décoratif d'une porte d'entrée destinée à la ville de Kiew. Il s'agit de la porte des Bohatyr, traitée dans le style russe ancien, avec des volumes massifs et une coupole en forme de casque slave. La description est très évocatrice et dresse dans le ciel cette fière construction.

Tels sont les détails qu'il est vraiment indispensable de connaître pour comprendre cette magnifique suite d'orchestre. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir exposé le plan de composition de Moussorgsky sans la connaissance duquel leur plaisir musical n'aurait pas été aussi complet. Car, selon la boutade célèbre, si l'on peut dire de certaines recherches artistiques : « Cela va sans dire, » nous répondrons : « Cela va encore mieux en le disant. »

GÉRARD VOISIN.